

Le prolongement de l'histoire

Le français au Québec. Quatre cents ans d'histoire et de vie.
Sous la direction de Michel Plourde, Fides/Les Publications du Québec, 515 p.

Geneviève Gagné

Number 184, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagné, G. (2002). Le prolongement de l'histoire / *Le français au Québec. Quatre cents ans d'histoire et de vie.* Sous la direction de Michel Plourde, Fides/Les Publications du Québec, 515 p. *Spirale*, (184), 54–55.

LE PROLONGEMENT DE L'HISTOIRE

LE FRANÇAIS AU QUÉBEC. QUATRE CENTS ANS D'HISTOIRE ET DE VIE

Sous la direction de Michel Plourde, Fides/Les Publications du Québec, 515 p.

AL'HEURE de la mondialisation, la publication d'un ouvrage sur la spécificité linguistique d'un peuple peut faire sourciller. Volonté de raviver la mémoire collective pour légitimer (encore!) l'importance du français au Québec? Manuel préparatoire pour accroître notre vigilance à l'égard des vastes terrains d'échanges et des grands médias? Quoi qu'il en soit, ce livre prend appui sur la « *continuité des actions accomplies pendant près de quatre siècles par une collectivité dynamique pour conserver et développer sa langue* »; tout au long du récit qu'il déroule, l'accent est placé sur cette persistance. On y approfondit la connaissance des étapes majeures de la survivance linguistique – la Conquête, l'Acte de Québec, la Constitution, l'Acte d'Union, la Charte de la langue française, le référendum de 1980 – et on y découvre les autres luttes, nombreuses, qui donnent au français du Québec toute sa cons(is)stance. Le développement de la presse francophone, par exemple, qui ne va pas de soi alors que, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, 92 journaux sur 160 sont anglophones. Pendant cette même période, des lettrés (Oscar Dunn, Sylva Clapin) réagissent aux puristes en publiant des lexiques visant à valoriser le vocabulaire d'usage canadien-français. Par ailleurs, jusqu'à l'adoption de la Charte de la langue française en 1977, la langue d'enseignement est choisie par les parents; l'anglais est nettement favorisé par ces derniers, qui constatent la position enviable de cette langue dans les milieux du commerce et des affaires.

Quelque quatre-vingts spécialistes, provenant de disciplines multiples (linguistique, littérature, histoire, droit, sociologie, sciences politiques, économie) ne sont pas de trop pour tracer ce portrait d'ensemble, cette « *fresque inusitée* » où s'entremêlent des voix aussi nombreuses que diversifiées. On aurait pu craindre pour l'unité du tableau; cependant, considérant le subtil découpage du volume et la cohérence interne des contributions, l'ensemble demeure assez cohérent pour que la lecture soit fluide.

Un peu d'histoire

De ce morcellement polyphonique émerge une histoire de la langue extrêmement vaste, entreprise titanique qui s'intéresse à toutes les facettes de l'évolution linguistique. Divisé en quatre périodes distinctes – « 1608-1760 », « 1760-1850 », « 1850-1960 » et « 1960-2000 » –, l'ouvrage est de consultation facile et favorise

une lecture « ciblée ». Pour qui s'intéresse à l'évolution linguistique d'avant la Conquête, un chapitre est consacré au côtoiement des langues amérindiennes. Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, seuls les trappeurs et les missionnaires fréquentaient les Amérindiens; les emprunts demeurent donc relativement modestes, jusqu'à ce que les colonisateurs français commencent à utiliser des termes amérindiens pour désigner les noms de lieux. Ainsi, *Québec* et *Gaspé* proviennent de la toponymie micmaque – signifiant respectivement *gespeg* pour « extrémité » et *gepèg* pour « détroit » –, alors que leur première appellation était iroquoise (*Stadaconé* et *Honguedo*). Ce changement s'explique par le départ des Iroquoiens de la vallée du Saint-Laurent et par l'installation progressive des Micmacs à la fin du XVI^e siècle. Cependant, remarque le toponymiste Jean Poirier, de nombreux vocables sont utilisés pour affirmer la propriété des colonisateurs : « *Dès le XVI^e siècle, explorateurs et colonisateurs ont attribué des noms à des lieux géographiques de la Nouvelle-France. C'est à Jacques Cartier et à Samuel de Champlain, parmi les premiers, que l'on doit les toponymes baie des Chaleurs, île d'Orléans, lac Saint-Pierre, mont Royal. La carte de 1757 de l'ingénieur du roi J. N. Bellin, intitulée Cours du fleuve de St. Laurent, contient environ deux cents toponymes français dispersés dans la vallée laurentienne. Les militaires, les missionnaires, les marchands de fourrure ont sillonné le continent nord-américain en tous sens en y laissant des noms de lieux français, souvent inspirés par les traits du relief de ce vaste territoire. Parmi les toponymes ainsi attribués, mentionnons : brûlé, butte, chute, coulée, détour, détroit, plateau, portage, prairie, rapides, saut.* »

Ainsi, malgré la démarche nécessairement fragmentaire de cet ouvrage collectif (cours chapitres, encadrés, illustrations commentées, tableaux statistiques), la cohésion historique subsiste et l'on suit l'évolution de la langue française non seulement pour ce qu'elle est aux yeux de son peuple, mais aussi pour ce qu'elle représente dans son rapport aux autres langues et variétés de langues. En plus d'offrir des points de vue multiples pour privilégier une vue d'ensemble, *Le français au Québec* donne accès aux textes importants par le biais de citations minutieusement choisies. Pour montrer les différents patois en usage en France au XVII^e siècle, une pièce de Molière est citée, tandis que le *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon démontre la toponymie canadienne;

un discours de Louis-Joseph Papineau dénonce l'article 41 de l'Acte d'Union tandis que Michel Bibaud annonce le développement du sentiment national; Jean-Paul Desbiens dénonce l'usage du joul tandis que Camille Laurin vante l'importance d'une langue officielle...

Le français, globalement

Alors que les auteurs abordent la période de la fin du XX^e siècle, les contributions prennent des allures d'essais, de réflexions sur la direction qu'emprunte la société québécoise dans un contexte de mondialisation. Démunies de statistiques ou d'études sociologiques pour discuter d'un avenir proche, les collaborations s'insèrent plutôt dans le prolongement de cette question initiale : « *Car, si la langue française a élu domicile sur les bords du Saint-Laurent en 1608 et s'est d'abord développée sous l'aile de la France, par quel cheminement et dans quel état a-t-elle pu parvenir jusqu'à nous, quatre cents ans plus tard, en échappant à l'assimilation britannique, à l'annexion américaine et à la domination anglo-canadienne?* » Par quel cheminement et dans quel état entrera-t-elle dans ce flux globalisant où la seule langue valable est celle de la mondialisation? Doit-on craindre pour l'avenir du français? Plusieurs opinions sont émises par les différents auteurs. Après le militantisme suraigu des années 1960, Gilles Pellerin affirme qu'on vit une « *apparente perte de perspective* » face à la langue française au Québec. Les notions de défense et de frontières sont ébranlées par celle de la globalisation : « *La légitimité de défendre la langue est parfois remise en question au nom des principes qui gouvernent le monde de ce tournant de siècle, principes internationalistes en vertu desquels le nationalisme est volontiers perçu comme tribalisme ou fascisme. Or la langue a toujours fait chez nous figure de dénominateur commun! Se porter à sa défense pourrait être suspect. On ne saurait dorénavant se rassembler sous le chapeau d'une nation "tricotée serrée".* » Traitant de la littérature à cet égard, Pellerin insiste sur l'importance de la parole migrante, du métissage, d'un français qui « *est encore porteur de nos vérités et de nos incertitudes* » mais qui n'a plus besoin de ses marqueurs régionaux, se rapprochant davantage du français dit international. D'un autre côté, Réjean Roy retrace le parcours de la langue française sur la Toile, qui est partie d'une absence totale pour en arriver à une présence relativement satisfaisante; n'empêche,

À L'ÉPREUVE DE L'ŒUVRE

LECTURES DE CLAUDE SIMON de Metka Zupancic
Éditions du GREF, 316 p.

la langue prédominante demeure l'anglais et le consommateur francophone n'y voit pas toujours un obstacle majeur. Avant d'entrer dans la Zone de libre-échange des Amériques, la solution des logiciels de traduction automatique sur le web devrait être envisagée, permettant ainsi « l'avènement d'un nouveau standard linguistique basé sur la coexistence des langues, plutôt que sur la prédominance de l'une d'entre elles ». Justement, dans la situation de la ZLÉA, que craindre pour le français au Québec? Et pour l'identité, qui a toujours fait un couple solide avec la langue, comme le démontre la lecture d'un ouvrage tel que *Le français au Québec. Quatre cents ans d'histoire et de vie*, Michel Plourde, directeur de ce livre, offre un point de vue tout à fait optimiste dans sa conclusion. Selon lui, malgré que le peuple québécois doive s'attendre à prolonger l'histoire en brandissant encore leurs valeurs de revendication et de résistance, l'avenir du français au Québec n'en est pas pour autant menacé. « L'affirmation de l'identité linguistique et culturelle n'est pas un frein, mais un tremplin. Dans le contexte de mondialisation, elle joue un double rôle : elle crée d'abord les conditions les plus propices de synergie, d'entraide et de complicité qui permettent à un groupe de se propulser avec audace et confiance vers les aventures et les alliances les plus larges et les plus prometteuses; elle permet ensuite de contrer les effets réducteurs et uniformisants de la mondialisation en valorisant l'attachement de chaque groupe ou de chaque nation à ses propres repères. » Continuité, persistance sont donc les mots-clés de l'histoire, termes qui ont fait non seulement la force de la langue mais qui permettent sa cohérence au sein d'une société à la fois isolée et ouverte sur les autres. Cette dernière partie de l'ouvrage collectif, tout en retraçant le bilan évolutif de la langue au Québec, démontre bien les enjeux multiples du présent et leur importance pour cet avenir dans lequel nous sommes déjà. Tout en gardant bien en vue son thème central, *Le français au Québec* possède le mérite de développer largement les thèmes secondaires, insistant sur des données en apparence subsidiaires, mais qui perdent leur caractère accessoire lorsqu'elles sont mises en rapport avec la langue. Rien de superflu, donc, et on ne peut que regretter que certains encadrés passionnants n'aient pu faire l'objet de chapitres complets.

GENEVIÈVE GAGNÉ

SI L'ŒUVRE de Claude Simon est l'une des plus ambitieuses de celles du Nouveau Roman, c'est sans doute de par la radicalité de sa mise en cause des fondements mythiques (voire métaphysiques) du récit. Et du coup, elle est aussi l'une des plus intimidantes. Tout lecteur avisé pressent que sous la réexploitation des formes classiques ou l'ordonnement savant des intrigues se dissimule une ambition plus haute. Par delà la fascination qu'elle exerce et le plaisir qu'elle procure, la lecture d'un roman de Simon est donc déjà en soi une épreuve. L'exigence d'une réponse adéquate à l'œuvre s'impose avec plus d'acuité encore, on le conçoit, à tout projet critique. D'où sans doute le fait que la liste des travaux consacrés à l'auteur de *La route des Flandres* est somme toute assez courte (on pense à Bertrand, Dällenbach, Longuet, Ricardou ou Sykes), malgré la reconnaissance prestigieuse d'un Nobel de littérature.

On sait donc gré à Metka Zupancic dans *Lectures de Claude Simon* d'avoir relevé le défi d'une remise à l'épreuve de nos herméneutiques. Soucieuse de problématiser sa lecture en ses tenants et ses aboutissants, sa tentative, qui remonte le fil des références afin de contribuer à l'embrassement entier de l'œuvre, s'avère d'entrée de jeu passionnante. Elle associe une quête presque obsessionnelle du détail — une volonté tendue de dire l'œuvre dans sa totalité et ses moindres implications — à la nécessité de témoigner de ses hésitations de lectrice : d'explicitier ses choix, d'en peser les conséquences (voir notamment « L'avant-propos »). Mais l'intérêt de l'ouvrage repose avant tout sur un parti pris de mise à l'épreuve critique de l'œuvre par le recours à deux perspectives interprétatives quasi antinomiques. L'extraordinaire c'est qu'un même regard critique soit capable de lectures si divergentes, qu'il soit sensible aux chatoiements du texte sous le feu d'un questionnement si varié. Sous-tendue par une longue patience (un cheminement méthodologique de plus de dix ans), l'essai de Zupancic a donc ceci d'original qu'il juxtapose à deux romans majeurs de Claude Simon — *Triptyque* (Minuit, 1973) et *Les Géorgiques* (Minuit, 1981) — deux exposés critiques distincts : l'un « structural », l'autre « mythique ».

Dans la Première Partie, la lecture « structurale » de *Triptyque* se plie jusqu'au vertige au

travail de la démythisation qui sous-tend l'œuvre de Claude Simon. À travers l'enchaînement des « procédés génératifs », le montage quasi labyrinthique des séquences — la campagne, la station balnéaire, la banlieue industrielle —, le roman tend à rien de moins qu'à suspendre toute « représentation » du monde. Une béance de plus en plus marquée mine les formes, elle confère au récit une dimension quasi fantasmagorique. Délivrée des pesanteurs habituelles, l'œuvre existe par l'exploit d'une autoréflexion dénuée de référent : « comme une bulle irisée qui se soutient » (Proust). Figure sur figure, fuyante, énigmatique, soumise toujours à la contrainte, mais en quête de liberté, l'œuvre démultiplie ses reflets à l'infini.

Dans *Triptyque* l'essaimage des modes de « reproduction » se soumet donc au grand jeu de la dispersion. C'est toute une stylistique du néant qui somptueusement fascine l'attention du lecteur (de la lectrice). Image d'une complexité en devenir, l'œuvre se devine aux limites de l'intelligible. Or cette fabrique formelle exige un œil averti, la patience d'un regard suscité par le virtuel trophée d'une quête imaginaire. Un montage des divers modes de « reproduction » — tour à tour la carte postale, l'affiche, la gravure, le tableau, le film surtout (les bouts de pellicule, le tournage, la projection) — commande le mystérieux tissage, les diaprures du texte, sa matérialisation à partir de rien. La fluidité musicale des enchaînements fait alors contrepois aux contenus « ressassés » de l'érotisme et de la mort. L'œuvre projette ainsi comme une ombre vacillante de soi : ce double fantomatique que thématise sa lecture. Qu'advient-il quand celui-ci, répercutant le jeu des anamorphoses, se donne sans compter à l'œuvre, quand le discours critique fusionne avec la pure vacuité de l'œuvre? Lisant cette Première Partie, nous avons l'impression souvent d'une lente manducation de l'œuvre par sa lectrice; réciproquement de sa dévoration à elle par le livre.

Or, traversé par la lézarde de notre savoir (l'incohérence de nos herméneutiques), l'ouvrage prend un tour tout autre dans la Deuxième Partie consacrée à une interprétation des *Géorgiques*. Ici le discours critique n'est plus tant le complice du jeu des *diffractions* : il se veut focalisé, donc explicatif. Débusquant partout les signes d'une réécriture des figures charriées par